

Le pari de l'engagement

● ● ● **Albert Longchamp s.j.**, Zurich
Provincial des jésuites de Suisse¹

Il fut un temps où s'engager allait de soi. Presque une seconde nature pour le militant. Ce temps avait nourri les passions les plus généreuses, mais aussi les dérives totalitaires. Les idéologies, puisant dans le fonds de commerce inépuisable des lendemains qui chantent, ne virent pas arriver la crise du printemps de 1968. Le joli mois de mai fut davantage qu'une explosion des valeurs, ce fut leur renversement.

« Interdit d'interdire » : le fameux slogan résume l'état d'esprit d'une nouvelle génération. Plus libertaire dans ses choix, moins ancrée dans les certitudes. Le ton jubilatoire de l'engagement d'après-guerre s'appuyait sur une dynamique de progrès en apparence irréversible. Les « forces du progrès », comme on disait à gauche, formaient une quasi-religion. La même expression fait pouffer de rire les jeunes qui ont aujourd'hui vingt ou trente ans. Ils ont grandi avec Internet, découvert le village global, mais depuis leur enfance, ils entendent parler de monde en crise, d'Eglise en crise, et que dire des repères traditionnels ? La famille en crise ! Le mariage en crise ! La fidélité en crise ! Partout les périls sociaux, le sida, la montée des angoisses

écologiques, l'émergence de la précarité, la drogue, l'insécurité dans les rues et même dans les cours d'école. Au lieu du progrès espéré, il faut s'attendre au « choc des civilisations ». Depuis le 11 septembre 2001, la peur hante les nuits de la plus grande puissance du monde. Bref, *apocalypse now* ! Et ce n'est pas du cinéma. Mais est-ce là la vérité dernière sur notre société ?

En Occident, les générations actuelles (et pas seulement les jeunes) cherchent leurs marques dans le pragmatisme : on tente quelque chose (fonder un foyer, par exemple) et on verra si ça marche. L'avenir étant incertain, l'individu concentre ses efforts sur la réussite personnelle, sur sa quête du bonheur. Dès lors, la question est inévitable : le pari de l'engagement, qui suppose une ouverture à l'endurance, est-il perdu d'avance ?

Un gage, un témoignage

Le mot *engagement* concerne toute personne humaine capable de s'élever au-dessus du « moi préfabriqué », une expression chère à l'abbé Maurice Zundel. L'engagement permet à la personne de se déterminer face aux défis de la liberté, de la nouveauté et de la responsabilité. La personne humaine est une *vocation*, elle est marquée par des choix assumés. Elle est *créatrice* : non contente de reproduire des modèles, elle

« Engagez-vous »...
Invitation maintes fois entendue il fut une époque. S'engager, c'était vivre, pour les autres, par les autres. Militantisme, foi en le progrès, exaltation de l'action : les générations nées depuis les années '70 ne connaissent pas cet optimisme. Elles ne vivent que crises et précarité. Le futur étant incertain, l'individu concentre ses efforts sur sa réussite personnelle, sur sa quête du bonheur. Dans ce contexte, le pari de l'engagement a-t-il encore un avenir ?

1 • Cet article reprend dans ses grandes lignes une conférence donnée à Sion par l'auteur, le 25 mai 2006, lors des 40^{es} Journées internationales des Centres de préparation au mariage.

société

les renouvelle. La personne humaine est *un acteur de sa vie*, pas seulement un spectateur. A ce titre, l'engagement est le contraire de la déchéance, qu'elle soit morale, culturelle, politique ou technique. D'un point de vue chrétien, Jésus-Christ est l'engagement de Dieu dans l'humanité. Dieu, en Jésus-Christ, assume l'humanité jusque dans ses dimensions dramatiques. L'engagement de Jésus sera total, jusque dans la mort sur une croix. Toutefois son engagement n'est jamais un embrigadement : « Ma vie, nul ne la prend, mais c'est moi qui la donne. » L'engagement, souligne Peter Kemp dans son livre *Pathétique de l'engagement*,² signifie *mettre en gage*. Gage viendrait d'un mot germanique indiquant ce que je donne entre les mains de quelqu'un

Mouvement des
grands-mères de la
place de mai.



comme garantie de ma dette. Engager, c'est hypothéquer. L'engagement est une mise en jeu de soi-même. Par sa parole et ses actes, l'engagé honore sa promesse. S'il ne la tient pas, il perd son honneur et l'estime des autres. S'engager, c'est s'obliger vis-à-vis d'autrui et de soi-même en vue d'un projet commun. S'engager, c'est miser. C'est donc bien un pari.

Pour Maurice Blondel, philosophe chrétien (1861-1949), s'engager veut dire s'incarner, sortir de la rêverie, « exécuter une pensée ». S'engager, c'est se promettre et se compromettre. On peut croire en Dieu ou ne pas croire, mais l'engagement est toujours un acte de foi qui va au-delà de la situation momentanée.

Chez Gabriel Marcel, autre penseur chrétien du siècle dernier, l'engagement est une « fidélité créatrice ». Il ajoutera : s'engager n'est pas *avoir* toujours plus, mais *être* davantage ; s'engager, ce n'est pas posséder, mais recevoir. A l'extrême limite, « être, c'est aimer ».

Dans le sillage d'un Gabriel Marcel, il faut citer bien sûr Emmanuel Mounier, le fondateur en 1932 de la revue *Esprit*. Il mourra encore jeune en 1950, laissant une œuvre considérable, que l'on redécouvre aujourd'hui, sur le thème philosophique du personnalisme. La personne humaine, chez Mounier, est le contraire de l'individu recroquevillé sur lui-même. Elle est une médiation. Elle s'offre à une communauté et se révèle par son engagement, c'est-à-dire par une action où elle s'incarne. Mounier avait lu Charles Péguy : « Tout commence en mystique et finit en politique. » Mais il était moins pessimiste que son aîné. Il s'était laissé interpeller par l'avenir.

2 • *Théorie de l'engagement*, t. 1 *Pathétique de l'engagement*, t. 2 *Poétique de l'engagement*, Seuil, Paris 1973, 320 et 192 p.

« L'événement sera notre maître intérieur », osera-t-il écrire au moment de lancer la revue *Esprit*.

Mounier se situe dans un registre voisin d'Albert Camus, qui dira un jour : « Bien que je sache peu sur ces choses, j'ai l'impression que la foi est moins une paix qu'une espérance tragique. » Camus en savait davantage sur la condition du croyant qu'il n'osait l'avouer. Il partageait en tout cas nombre de convictions et plusieurs engagements concrets avec les intellectuels chrétiens de son époque. Par exemple, la résistance au nazisme. Pour l'un et l'autre, l'engagement est un *témoignage*. « Nous sommes quelques-uns qui ne voulons faire silence sur rien », écrivit l'auteur de *La Peste* à propos de la guerre civile en Espagne. Un propos à rapprocher d'une forte phrase du pape actuel, mais qui remonte à 1976.

Le cardinal J. Ratzinger écrivait alors : « C'est dans la mesure où l'homme s'engage dans la passion de la vérité qu'il devient un homme. Et c'est dans la mesure (...) où il se retire dans la sécurité du mensonge qu'il se perd. »

En Suisse romande, on se doit de citer ici le témoignage de Charles Journet (1891-1975) face à l'antisémitisme et aux systèmes totalitaires. Un tel engagement, dans les milieux théologiques, n'était pas si fréquent avant et pendant la dernière Guerre mondiale !

Endurer, passionnément

Le véritable engagement n'est pas orageux. Il ne part pas gagnant, il part confiant. « Nous ne nous engagerons jamais que dans des combats discutables sur des causes imparfaites. Refuser pour autant l'engagement, c'est refuser la condition humaine », affirmait encore Mounier.

L'engagement ne donne pas la paix ; l'homme engagé paie de sa personne. Souvent il est seul ou rejeté, et parfois il doute. L'engagement des enfants d'Abraham a trouvé sa route, parmi d'autres possibles, lorsque les Hébreux ont pris le chemin de l'Exode. Combien de fois ne vont-ils pas se détourner du Dieu qui les libère ? Mais Dieu tient ses promesses. Ils parviendront finalement sinon à un monde meilleur, du moins à la terre promise, c'est-à-dire, selon le Père Thierry Min (religieux russe), « le lieu où l'on n'a pas à rougir de la décision prise ». Ne nous voilons pas la face. Globalement, nos choix de société mettent sérieusement en question les valeurs chrétiennes ou humanistes traditionnelles. Au nom même des religions, la violence a revêtu Dieu lui-même du drapeau de la haine. Les repères deviennent flous et fluides. Les réseaux de relations sont ainsi fragilisés et l'engagement, *au sens d'aller vers les autres*, a beaucoup perdu de sa pertinence.

Face à la défaillance des systèmes de référence, la foi et la crédibilité des chrétiens, la véracité des Evangiles sont sommées de se manifester. Mais elles achoppent à un deuxième défi : l'individualisme, dont Alexis de Tocqueville, dans son livre célèbre sur *La démocratie en Amérique* (1840), donnait une définition parfaite : « Après s'être créé une petite société à son usage, il (l'individualiste) abandonne volontiers la grande société à elle-même. »

Ce texte n'a pas pris une ride. Chacun tente de définir la norme morale qui lui servira de référence. Dans les enquêtes sur l'engagement des jeunes, en Eglise ou dans la société, un mot revient souvent : « J'ai cessé de m'engager. Je n'avais plus envie. » L'engagement personnel, le fait d'être affecté à telle ou

telle tâche, deviennent des choix soumis à la seule volonté de l'individu. La personne ne se sent plus engagée dans la communauté, ni responsable d'un ensemble.

En 1952, Paul-Louis Lansberg, compagnon de Mounier, écrivait déjà : « Jeté dans un monde plein de contradictions, chacun de nous éprouve souvent le besoin de se retirer du jeu et de se mettre à l'écart. Le motif d'une pareille fuite du monde n'est pas un égoïsme plat, mais plutôt le désir de pouvoir constituer au moins une vie pleine de sens dans sa sphère individuelle et privée en se reliant sur soi-même. » La foi chrétienne engage le croyant et le dégage de l'ac-

tivisme exaspérant de certains militants, autant que de la froideur du *moi* indifférent au destin de ses semblables.

Le pari de Dieu

Le psychanalyste Jacques Lacan avait déclaré lors d'un séminaire au Collège de France : « Pour que le couple tienne sur le plan humain, il faut qu'un dieu soit là. » Le mot *dieu* est écrit avec une minuscule.

Ce n'est pas une boutade. Pour oser le risque de l'engagement, il faut cette présence imprononçable. Qu'elle soit sensible ou impalpable, cette présence est la médiation vitale du consentement humain. L'engagement devient communion. C'est Dieu alors qui prend un pari pour l'humanité. Selon la perspective chrétienne, Dieu mise sur l'humanité, au point de l'incarner. Et c'est lui qui lui donne envie de poursuivre son « travail », dans une fidélité créatrice.

Cependant, disons-le avec bonheur : des humanistes contemporains, en dehors de tout lien avec une religion, cherchent aussi des voies spirituelles. L'un d'entre eux, André Comte-Sponville, vient d'écrire cet appel à l'engagement, qui donne à réfléchir : « N'attendons pas d'être sauvés pour être humains. »³

A. L.

Voici l'homme !

Une parole pour aujourd'hui

Saint Bonaventure, le théologien
de saint François tant aimé
par Maurice Zundel.

**du samedi 17 mars, à 9h30,
au dimanche 18 mars, à 16h**
à Saint-Maurice
avec :

- François Delmas-Goyon,
L'homme créé et en chemin,
- Emmanuel Falque,
Du don au corps,
- Fr. André Ménard, ofm cap,
Devenir des fils dans le Fils.

Renseignements et inscriptions :



Foyer Franciscain,
A.-de-Quartry 1,
1890 St-Maurice

Tél. Fax ++41 (0) 24 486 11 11
foyer-reception@capucins.ch

3 • *L'esprit de l'athéisme. Introduction à une spiritualité sans Dieu*, Albin Michel, Paris 2006, p. 77. Voir à propos de ce livre : **Luc Ruedin**, « Mystique de fusion ou d'union ? » in *choisir* n° 566, février 2007, pp. 16-19.